

LILIANE EST AU LYCÉE

NORMAND BAILLARGEON



Flammarion **Antidote**

Extrait de la publication

Anti dote

HALTE AUX CONSENSUS MOUS,
AUX FAUSSES ÉVIDENCES,
À L'OPPOSITION STÉRILE DES EXPERTS!
BIENVENUE À TOUS CEUX
QUI VEULENT SE CONSTRUIRE UN AVIS,
PAR EUX-MÊMES ET POUR EUX-MÊMES.
IMPERTINENTS ET CRITIQUES,
CES PETITS ANTIDOTES LEUR SONT DÉDIÉS.

Longtemps les Français
se sont rêvés cultivés.
Ils lisaient *L'Iliade* et *L'Odyssée* au collège...
Désormais, ils confondent
une marque de prêt-à-porter
avec le *Zadig* de Voltaire,
quand ils ne prennent pas
Liliane est au lycée
pour le chef-d'œuvre d'Homère...
La culture est-elle passée de mode ?

Liliane est au lycée

DANS LA MÊME COLLECTION

Yann Dall'aglio, *Une Rolex à 50 ans – A-t-on le droit de rater sa vie ?*

Mathias Roux, *J'ai demandé un rapport – La politique est-elle une affaire d'experts ?*

Guillaume Pigeard de Gurbert, *Fumer tue – Peut-on risquer sa vie ?*

Normand Baillargeon, *Liliane est au lycée – Est-il indispensable d'être cultivé ?*

Normand Baillargeon

Liliane est au lycée

Est-il indispensable d'être cultivé ?

Flammarion **Antidote**

Normand Baillargeon enseigne la philosophie
de l'éducation à l'université du Québec à Montréal.

© Flammarion, Paris, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6426-7

INTRODUCTION

Mon amie Marie-France m'a raconté qu'enfant, elle n'avait pas bien compris le titre du livre dont parlait le professeur en classe : *L'Illiade* et *L'Odyssée* d'Homère étaient devenus *Liliane est au lycée* ! L'histoire se répète, dirait-on... Le samedi 2 avril 2011, lors de la journée du livre politique, un journaliste du *Figaro* demande à Frédéric Lefebvre, secrétaire d'État au Commerce (et à de nombreuses autres choses encore), le titre du livre qui l'a le plus marqué.

M. le secrétaire répond aussitôt, avec une belle assurance : « Sans doute *Zadig et Voltaire*. » « Et pourquoi donc ? » insiste le journaliste, dont on ne saura pas s'il ironisait ou non. Le secrétaire d'État explique volontiers son choix, toujours avec le même aplomb : « Parce que c'est une leçon de vie. Et je m'y replonge d'ailleurs assez souvent. »

Ah ! Ces leçons de vie de *Zadig et Voltaire* !
Jamais on ne s'en lasse ; et comme on y replonge
avec délices, n'est-ce pas...

Diffusées sur *Yôu Tube*, ces images ont, une
semaine plus tard, été vues par près de 200 000
curieux, qui ont laissé un nombre considérable de
commentaires, outrés ou amusés.

On lisait dans tout cela, en filigrane, que le
secrétaire d'État venait de commettre une bourde
difficilement pardonnable en ce pays : il avait été
surpris en flagrant délit de carence de culture
générale, crime nettement aggravé par sa situation
d'homme politique, à qui on est peut-être moins
enclin à le pardonner qu'à un autre.

Qui sait, pourtant ? M. Lefebvre avait peut-être
ce jour-là commis un simple lapsus, qui lui aura
fait confondre *Zadig (ou la destinée)*, de Voltaire,
avec *Zadig et Voltaire*, une marque et une boutique
de vêtements. Mais il est vrai que se tromper sur
le titre de son livre préféré est bien bizarre (j'ai
écrit bizarre, moi ? Tiens, tiens...).

Quoi qu'il en soit, il y a peu de pays où le
péché de carence de culture générale suscite
d'aussi nombreuses et virulentes réactions, allant
de l'hilarité (avez-vous lu *Surveiller et Punir* de
Michel Fouquet's ? Aimez-vous *Les Mémoires
d'Outre-Tombe*, de Château-Lafite ?) à l'indignation.

(« Non mais franchement ! Voilà ce qui dirige notre pays : une bande de branquignoles, inaptes, incultes et qui s'imaginent avoir les capacités intellectuelles pour gouverner. »)

Cette passion française pour la culture générale s'étale partout, et notamment sur les rayonnages qui lui sont consacrés dans les librairies et où l'étranger de passage – j'en suis un – la remarque bien vite, s'il ne l'avait pas notée auparavant.

On trouve là des ouvrages et des produits dont le *livrovoire* que je suis ne connaît, et dois l'avouer, aucun équivalent nord-américain : des dictionnaires de culture générale, des encyclopédies de culture générale, des ouvrages consacrés à des thèmes de culture générale (l'amour, les frontières, le bonheur, l'argent...), des résumés de livres de culture générale, des cours accélérés de culture générale, des disques audionumériques de culture générale, des fiches et même des jeux questionnaires de culture générale : et bien d'autres choses encore. Sur amazon.fr, l'entrée : « culture générale » recense... 3 276 ouvrages ! Et si l'envie vous en prend, il sera difficile de faire une comparaison avec amazon.com, l'expression *general culture* étant pour ainsi dire inconnue et inutilisée en langue anglaise. (Il reste cependant vrai qu'un débat sur la culture générale s'est tenu dans le monde anglo-saxon, mais sous une forme singulière, comme on

le verra, et très spécifiquement à l'université et autour de la nature et du contenu de l'éducation générale et commune qu'il convient d'y dispenser.)

Devant pareils étals, le chaland soudain s'arrête, tour à tour admiratif, amusé, puis, parfois, je l'avoue, légèrement inquiet. Car qu'est-ce que cette culture générale ? Sa possession étant, semble-t-il, d'une si grande importance, peut-on au moins la cerner dans ses grandes lignes ? Et quel est au juste le nom du singulier appétit que satisfont ces surprenants aliments ? Et d'ailleurs pourquoi la culture générale aurait-elle l'importance qu'on lui accorde habituellement ? À qui, encore, revient-il de dire ce qui devrait avoir été lu, compris et assimilé, et de désigner cet ensemble de repères culturels présumés devant être connus de tous ? Quels critères conduisent à leur élection ? Quel rôle, enfin, fait-on tenir à cette culture générale dans le jeu social, politique, économique, pédagogique ?

Ce livre se propose de soulever ces questions et quelques autres et, passant outre certains tabous qui entourent la culture générale, de se livrer à l'examen critique de cette idée, de sa nature, de ses usages et fonctions, tout cela au moment où, il faut bien l'avouer, elle est, paradoxalement, à la fois revendiquée et frappée d'une grande suspicion.

Avançons d'emblée au moins ceci. Cette culture générale n'est pas la culture des anthropologues ou des sociologues, du moins en tant qu'ils entendent par culture ce que nous acquérons du simple fait de notre appartenance à une société particulière – depuis nos façons de manger ou de nous vêtir, jusqu'à la langue que nous parlons, en passant par des valeurs et des habitudes ; elle n'est pas, non plus, la culture spécifique et spécialisée que l'on acquiert par l'éducation – les savoirs et la culture que possède un ingénieur, par exemple.

Elle se veut plutôt cet ensemble commun de repères qui s'acquièrent en allant au musée, au concert, en lisant et, surtout peut-être, en faisant sa scolarité de base : et son concept, cette fois, côtoie celui d'éducation. La culture générale est en ce sens lointaine fille de la *paideia* des Grecs, de la *puerilis institutionis* des Romains, des humanités d'hier et de l'éducation libérale d'aujourd'hui, toutes choses que je ne perdrai pas mon temps à expliquer ici puisque chacun, possédant un tant soit peu de culture générale, les connaît fort bien.

Si souvent invoquée, revendiquée ou exigée, cette culture générale est aussi devenue suspecte : son contenu imprécis paraît inassignable et elle se trouve, comme l'idée d'éducation, en état de perpétuelle remise en question. Il importe donc de

LILIANE EST AU LYCÉE

décider si l'idéal qu'elle prétend incarner peut être maintenu et, si oui, à quelles conditions. Pour ce faire, dressons le bilan des griefs qui lui ont été adressés et demandons-nous s'il est possible de la redéfinir en tenant compte de certaines critiques.

Pour commencer, je rappellerai donc le lourd fardeau de charges que l'on peut opposer à l'idée de culture générale. Je m'efforcerai ensuite de proposer un concept de culture générale dont je pense qu'il mérite d'être défendu. Mais je le ferai, du moins je l'espère, sans naïveté, conscient des limites de ce projet et soucieux de l'inscrire dans une perspective fièrement revendiquée : celle d'un progressisme politique qui ne renie rien ni des idéaux des Lumières ni de cet anarcho-syndicalisme cher à votre serviteur.

On y va ?



CHAPITRE PREMIER

Alors comme ça, vous voulez me cultiver ?

– J’ai lu les *Bucoliques*, les *Provinciales*,
les *Misérables*, les *Illuminés*,
les *Diaboliques*, les *Désenchantés*,
les *Déracinés*, les *Conquérants*,
les *Indifférents*...

– Et que faut-il lire maintenant ?

– Les *Emmerdants*, il faut bien
lire avec son temps !

Jacques PRÉVERT, *Interview*.

Il s’agirait donc, si je comprends bien, de me donner une culture générale. Eh bien au risque de choquer, je vois un nombre considérable d’objections à opposer à un tel projet.

Des ambitions démesurées

La première est sa démesure. Car à vous entendre cette culture serait générale ! Générale. Rien de moins.

Une culture, il faut donc croire, qui contiendrait un peu de tout ce qu'il y a à savoir, à connaître et, j'ose l'espérer, à aimer, sur, ma foi, un peu tout.

Une telle visée de généralité est, osons le dire... particulière.

Et à vrai dire et à y mieux penser, d'une telle ampleur que le projet en donne le vertige et devient aussitôt suspect. Pis : sans l'ombre d'un doute, ce suspect est coupable, coupable de folie des grandeurs.

Pour en convenir, il n'est que de songer, le temps du souffle d'un soupir, à tout ce qui pourrait légitimement réclamer d'être incorporé dans la grande armée de la culture générale.

Voyons un peu.

La peinture de toujours, bien entendu ; et la musique d'un peu partout, cela va de soi ; la danse d'hier et d'aujourd'hui, sans doute ; le cinéma, cela va sans dire ; la littérature... que dis-je : les littératures ; et puis les sciences, les humaines et les autres, dont je vous épargne la nomenclature,

mais en vous assurant qu'il y en a beaucoup ; et que sais-je encore.

Fol inventaire. À l'aide. À moi. Prévert !

Cela étant toutefois, les lacunes de culture générale de chacune et de chacun sont aussitôt inévitables, automatiques, nécessaires, programmées d'avance et donc choses dont il ne faudrait pas trop s'offusquer et qu'il convient même de pardonner, fût-ce à un secrétaire d'État. Tenez, au hasard : vous le connaissez, vous, Frederick Douglass ? Ah ! Quelle carence de culture générale ! À mon très humble avis, bien plus grave encore que de n'avoir pas lu *Zadig et Voltaire* ! Mais je vous en excuse et vous la pardonne d'autant que j'ai forcément moi aussi, comme chacun et chacune, des lacunes de culture générale au moins aussi graves, voire pire encore.

Mais ce n'est pas tout. Car tout le monde admettra sans doute qu'une culture générale exhaustive est impossible, que nous nous efforçons sans jamais y parvenir entièrement d'être cultivés et que toute visée de culture générale se construit à partir de choix : choisir parmi tous les livres, tous les savoirs, toutes les idées et tous les contenus culturels.

Mais choisir c'est aussi exclure : *Omnis determinatio est negatio*, comme on dit depuis le Moyen

Âge, quand on a une certaine culture générale. Or justement, et comme on va le voir, ce qui est exclu en dit bien long sur ce qui est donné comme constituant la culture générale, peut-être même plus long que ce qui est retenu comme devant la composer.

Des choix révélateurs : biais et exclusions

Ce que sont ces exclusions, ce sur quoi on fait silence, une part au moins de tout cela est désormais assez généralement admise et reconnue, comme l'est aussi ce que ces silences nous apprennent sur nous-mêmes. Rappelons quelques-unes des grandes lignes de ces argumentaires devenus familiers.

Nous vivons dans des sociétés de classe et ces exclusions en portent la marque : elles sont classistes.

Nous vivons dans des sociétés où s'imposent de puissantes et persistantes divisions et discriminations selon le sexe : et ces exclusions sont sexistes.

Nous vivons dans des sociétés traversées de profondes et souvent imperceptibles divisions et discriminations fondées sur la race (ou plutôt sur ce qui est donné comme tel) : et ces exclusions sont racistes.

ALORS COMME ÇA, VOUS VOULEZ ME CULTIVER ?

Ces exclusions tendent encore typiquement à opérer, plus ou moins subtilement, au profit de la survalorisation de la place et de l'importance des réalisations de l'Occident : elles sont en ce sens occidentalocentristes.

Nous vivons enfin dans des sociétés où l'appartenance à une société et à sa culture tend à être perverti, glorifié et instrumentalisé, notamment par l'État : et ces exclusions sont souvent nationalistes au pire sens de ce terme et pour tout dire ethnocentristes.

Reprenons tout cela tour à tour.

Culture générale : culture dominante ?

La culture générale qu'on promeut généralement n'est-elle pas en effet une culture générale où les accomplissements de la culture populaire sont arbitrairement ignorés, voire méprisés ? On peut par exemple s'y vanter de sans cesse revenir à Voltaire, mais guère d'aimer follement tel feuilleton télévisé, et ce même si on ne lit à peu près rien de Voltaire, hormis *Zadig*..., si rien ne justifie l'inclusion de l'un et l'exclusion de l'autre.

Entre culture savante et légitime et culture populaire et illégitime, la ligne est parfois subtile

et son tracé peut, il est vrai, varier avec le temps : mais cette ligne, qui ne semble requérir aucune justification, existe bel et bien et sa reconnaissance instinctive est un marqueur qui permet de reconnaître la possession d'une véritable culture générale. C'est ainsi qu'être cultivé au sens où on l'entend généralement, c'est pouvoir parler sans gêne de Bach, des musées, de Picasso ; c'est pouvoir manifester sans retenue son amour du jazz et de Molière ; c'est évoquer les Beatles, à la grande rigueur – du moins en certains milieux, que vous saurez flairer quand vous aurez enfin la culture générale qui convient ; mais au grand jamais et en aucun cas, proclamer son affection pour, disons, Dalida ; ou pour le cinéma ou le théâtre populaires ; et ainsi de suite.

On est d'ailleurs tenté de dire que ce sont moins des savoirs relatifs à certains contenus culturels qui caractérisent la personne qui détient de la culture générale que cette seconde nature qui fait que l'on sait d'emblée ce qui convient et ce qui ne convient pas. Cette seconde nature vous apprend comment il faut se tenir dans le monde. Par elle, bientôt, si du moins vous acquérez cette culture générale, vous saurez s'il est permis ou non d'évoquer le football en telle ou telle compagnie et ce qu'il convient d'en dire là où on en peut parler ;

ALORS COMME ÇA, VOUS VOULEZ ME CULTIVER ?

vous saurez aussi, sur le bout du cerveau si l'on peut dire, ce qu'il faut penser des films de Woody Allen et des westerns spaghetti, que vous aimiez ou même connaissiez ou non les uns et les autres, la chose étant sans grande importance. Or ces interdits et ces feux verts, ces terrains minés et ceux où il est au contraire bien vu et même recommandé de passer, tout cela est dans une large mesure balisé par la division de la société en classes, de sorte qu'acquérir une culture générale, c'est se doter des repères et de la sensibilité qui permettent ou non d'instantanément s'y retrouver et s'y sentir chez soi. Le sociologue Pierre Bourdieu a appelé *habitus* ces secondes natures acquises, en rappelant précisément à quel point elles sont différenciées selon les classes sociales.

Bref : vous saurez toujours d'emblée, une fois cultivé, ce qu'il faut dire, sentir et penser sur une quantité de sujets. L'indice que vous avez de la culture générale serait alors, en somme, curieux paradoxe, qu'elle vous dispense de penser...

Ce qui s'ensuit de tout cela est bien connu, mais si lourd de conséquences qu'il mérite d'être rappelé. Pour les membres des classes sociales dont les normes et les repères sont valorisés – par eux-mêmes et par l'autorité que leur confèrent la place et le statut qu'ils occupent au sein de la société –,

la démarche d'acculturation est relativement aisée, presque naturelle, et elle renforce même en eux l'idée que l'ordre du monde est juste et cohérent et reflète des valeurs universelles. La culture générale dont la possession constitue un précieux capital leur est ainsi d'emblée familière et toutes les enquêtes sociologiques confirment qu'ils y sont aussitôt chez eux – et de fait, c'est chez eux ! – sans effort ni véritable mérite.

Mais pour tous les autres, l'acquisition de cette culture générale qui est, au fond, étrangère, est une forme de douloureuse aliénation, d'abjuration d'une part de soi et de ses appartenances. Parvenir à la posséder, c'est être devenu autre et avoir renié une part de son identité. Ne pas y parvenir, par contre, c'est être amené à attribuer cet échec à ses propres carences et à reconnaître l'infériorité de sa culture originelle : cette terrible double contrainte, dont on sort inmanquablement perdant, guette qui se situe du mauvais côté de la clôture de la culture générale.

Ce caractère de classe des contenus culturels, l'arbitraire de leur élection, le rôle qu'ils jouent dans la reproduction des inégalités sociales, tout cela constitue une première raison, valable jusqu'à plus ample informé, de faire preuve à l'endroit de cette culture générale de la plus grande méfiance.

Ce n'est pas la seule, loin s'en faut.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000447.N001
Dépôt légal : septembre 2011